

# *L'année où j'ai grandi*

*29 octobre 2010*

J'ai claqué la porte, je suis partie, j'ai quitté la région parisienne, j'ai pris le train pour Lyon.

Ce soir, assise sur mon lit dans la chambre d'un modeste hôtel à la Croix-Rousse, j'écris dans mon cahier rouge où, presque chaque jour, je consigne les morceaux d'une vie en rupture, celle d'une jeune femme en apparence tranquille et aimable, ponctuelle à la sortie de l'école où deux garçons propres sur eux se précipitent pour l'embrasser. Quel gouffre avec ce que je suis réellement : méchante, tenaillée par l'envie de mordre et de pincer, comme ces petits de la maternelle dont le comportement déconcerte la maîtresse. La révolte qui couve en moi a pris peu à peu toute la place, inondant les gestes de ma vie comme une marée incoercible.

J'ai confié mes fils à Jeanne, à Etampes.

Marc et François ne m'ont guère quittée depuis leur naissance. De leurs corps si semblables, de leurs bras portés, ils ont fait un rempart à mes folies, à ce tourment qui n'a pas de nom.

À dix-neuf heures, dans la montée de la Grande Côte,

j'ai sonné à la porte de l'immeuble où habite mon frère aîné, Paul. J'ai longuement insisté, j'ai levé la tête vers le balcon au deuxième étage, espérant déceler une lumière, un mouvement dans les rideaux.

Rien. Les volets semblaient hermétiquement clos, aucune lueur n'en filtrait.

Je suis restée un moment sans bouger, ne sachant que faire. Je n'avais pas prévu cette absence. Était-ce un refus de la part de Paul et Fabienne ? Une fin de non-recevoir ? Se pouvait-il que la lettre annonçant mon arrivée ne leur soit pas parvenue ?

La porte de l'immeuble s'est ouverte au passage d'un couple chargé de bagages. Ils ne s'aperçurent pas que je m'étais glissée dans l'entrée pendant qu'ils vérifiaient fébrilement s'ils avaient leurs billets. La minuterie a plongé alors le hall dans une complète obscurité.

Puis quelqu'un a appuyé sur le bouton. Je me suis réfugiée derrière une plante verte à côté des boîtes à lettres. Personne aux alentours. Dans la boîte au nom de Paul Courtois, j'ai aperçu une enveloppe bleue sur laquelle j'ai reconnu mon écriture.

J'ai pensé que, ignorant ma venue, Paul et sa femme étaient partis en week-end, peut-être chez les parents de Fabienne qui habitent la Côte d'Or.

Je me suis dit que je pouvais attendre deux jours ; je n'ai même pas eu l'idée de monter jusqu'à leur étage pour vé-

rifier leur absence. J'ai repris ma lourde valise et j'ai péniblement gravi les marches rendues glissantes par la pluie. Sur la place de la Croix Rousse l'enseigne d'un hôtel jetait son éclat verdâtre. C'était un établissement lugubre aux murs sombres. Derrière le comptoir, la gardienne m'a interpellée.

– C'est vous qui avez réservé par téléphone ?

Elle n'a pas écouté la réponse inaudible que j'ai bredouillée et m'a tendu un registre où j'ai inscrit mon nom : Courtois et mon étrange prénom à la consonance allemande, Liselotte. Je n'ai pas l'habitude de me faire appeler ainsi. Pour tous, je suis Lotte, plus simplement.

En échange de ma carte d'identité, elle m'a remis la clé de ma chambre :

– N° 19, au premier étage, a-t-elle précisé d'un ton peu aimable.

L'odeur de tabac froid imprégnait les rideaux et les tentures. Prise d'un malaise, j'ai dû m'asseoir sur le lit, mes jambes vacillantes se dérobaient sous moi.

Soudain, on a frappé à la porte. Je n'ai pas bougé, recroquevillée de peur. J'ai perçu un chuchotement :

– C'est moi, Fabienne. Ouvre-moi.

Un papier a été glissé sous la porte, j'ai reconnu l'enveloppe de ma lettre. J'ai entrebâillé le battant, laissant la chaîne empêcher son ouverture complète. J'ai distingué une

silhouette élancée, celle de ma belle-sœur.

Bien qu'inquiète de cette intrusion inattendue, je l'ai fait entrer. Fabienne était méconnaissable : trempée de pluie, ses cheveux encadrant un visage blafard. Elle était sans manteau, chaussée de fines mules d'intérieur que l'humidité avait tachées. Rien de la superbe avocate sûre d'elle qui, plus grande que moi, me donnait quelquefois l'impression de me toiser.

Elle a ouvert l'enveloppe.

– Je n'ai pas regardé mon courrier, ces derniers jours.

Elle a parcouru ma lettre et m'a tendu la main.

– En quoi puis-je t'aider ? Que veux-tu de moi, de nous ?

Nous nous sommes assises dans la demi-obscurité, sur le dessus de lit en velours râpé. Je lui ai rapidement raconté ma fuite, mon trajet en train.

– Paul est en congrès, les filles chez des cousins pour les vacances, a-t-elle déclaré.

Tout cela dit de façon si hachée que je me suis demandé alors qui avait besoin de réconfort. Elle s'est étonnée de la taille de ma valise et m'a interrogée. Je lui ai expliqué que j'avais laissé Marc et François chez Jeanne.

– C'est une deuxième mère pour eux, plus aimante que moi sans doute.

Un indicible secret est resté caché derrière nos paroles, derrière les mots convenus.

Je ne lui ai posé aucune question. Paul était-il capable de trahison ? Quelle était la vraie raison de son déplacement ?

Nous avons quitté cette chambre inhospitalière, elle a tendu sa carte bleue à la gardienne interloquée et nous sommes redescendues vers son immeuble, nous abritant sous un mince parapluie.

Dans son grand appartement clair et confortable, j'ai posé ma valise. Elle a déplié dans la chambre d'amis une banquette lit puis elle a improvisé une collation qui m'a réchauffé le corps et le cœur : chocolat chaud et tartines grillées comme au temps de mon enfance, quand Paul et moi, laissés seuls, nous nous préparions un repas rapide, appelé, je ne sais pourquoi, repas suisse.

C'est ainsi que s'est passée la première nuit de ma nouvelle vie, auprès d'une compagne aussi désespérée que je le suis.

*30 octobre*

Quand je me suis réveillée ce matin, bizarrement, l'appartement était vide. Aucune trace de Fabienne nulle part. Je me suis sentie l'étrangère, l'intruse, dans ces vastes pièces à l'ameublement lisse et élégant. J'ai cherché un message dans la cuisine sur le tableau des courses et des

rendez-vous. De banales indications : orthodontie Clara 8h le 15/11. Anniversaire chez T. pour Alice le 17/11. Rien ne m'était destiné, il m'a semblé que je commettais une indiscretion blâmable en lisant ces quelques notes.

J'ai déjeuné succinctement et j'ai erré entre la chambre et la salle de séjour, feuilletant un livre puis un deuxième, mais je n'ai pas trouvé de réponse à l'énigme qu'était devenue ma vie.

Pas de place pour moi, nulle part. Impossible de retourner auprès de Simon ; c'est moi qui suis partie, il y a deux ans, en claquant la porte.

Je ne peux pas non plus aller chez Manou. Elle ne comprendrait pas ce revirement puisque je lui ai maintes fois répété que je n'avais pas besoin d'elle ni de ses pseudo-conseils maternels. Quand j'écris ce mot, il me semble qu'il égratigne le papier comme une écharde glissée sous la peau qu'elle écorche. Manou n'est pas ma mère, elle ne peut l'être d'aucune manière, jamais elle ne pourra se substituer à Edith, ma mère disparue.

Alors, par bouffées de chagrin, me sont revenus des souvenirs de mon adolescence : Paul vient de passer son bac obtenu avec la mention Bien. Il s'est déjà inscrit à la faculté de droit d'Aix. Je suis en première littéraire. Je ne sais pourquoi, tout s'était soudain détraqué. J'avais la « haine » comme disent les jeunes d'aujourd'hui. J'englobais tous mes proches : professeurs, camarades, famille, dans la même rancœur. Quand notre père nous a présenté sa nou-

velle compagne que nous devons appeler Maman, cela a fait déborder le vase. J'ai crié avec violence : « Non, il n'en est pas question. » alors, de sa voix douce, elle est intervenue : « Ce n'est pas grave, appelez-moi Manou, c'est presque pareil. »

Un autre soir, repas sur la terrasse dans le jardin de la maison du Var. Tout pourrait être paisible. Papa s'occupait du barbecue : rien d'autre ne l'intéresse dans ces moments-là. Il faut réussir à faire rougeoyer la braise, choisir l'instant exact, pas trop tôt ni trop tard pour faire cuire (et non griller) les côtelettes. Il ne voyait pas sa fille errer autour de la table déjà dressée où il ne manquait rien : assiettes colorées, serviettes assorties. Au centre, un bouquet de fleurs des champs. Pour qui tous ces détails précieux ? Je me souviens que j'aurais voulu dire à mon père mon désarroi. Il a feint d'ignorer mon visage inquiet, mes larmes. Je n'ai rien dit.

J'ai guetté, toute la matinée, un signe de Fabienne ou de Paul. Aucune sonnerie, le téléphone est resté muet.

Je consigne en marge de mon cahier des bribes de solutions.

1) attendre ici le retour de Paul, seul capable de démêler les fils embrouillés de notre histoire.

2) chercher un travail à Lyon et faire venir le plus tôt possible François et Marc, m'occuper d'eux comme une vraie mère.

3) me réfugier à Strasbourg auprès de mes grands-parents.

A midi enfin, alors que je m'apprêtais à grignoter sur un coin de table, le téléphone a sonné.

Fabienne s'est excusée de son départ précipité. Elle m'a encouragée à sortir, à faire les magasins.

Elle avait l'air en forme mais ne m'a posé aucune question sur mon emploi du temps ni sur mes projets. J'ai raccroché la première. Que pouvais-je lui dire ? J'étais si peu sûre de la justesse de mes décisions.

J'ai fini mon pique-nique en écoutant un CD choisi sur les rayonnages abondamment remplis. La musique de Bach pour violoncelle solo a envahi l'espace. Sur le canapé de velours grège, enveloppée dans un plaid, j'ai écrit les pages qui précèdent et j'ai entouré de rouge la 2e solution : rester à Lyon mais ailleurs que dans l'hôtel sinistre de ma première nuit, m'inscrire à l'Agence pour l'Emploi, lire toutes les offres, quelles qu'elles soient, accepter les risques d'un emploi subalterne, quitte à m'y sentir déclassée. Tenir tête avec vaillance pour amasser quelques économies.

J'ai fouillé dans ma valise : une jupe plus légère et une veste assortie convenaient mieux à la saison. J'ai fermé la porte derrière moi, sûre de n'avoir besoin d'aucun soutien et pour la première fois depuis mon départ, j'ai eu envie de sentir la tiédeur des bras de mes fils autour de mon cou. Je devais me montrer digne de leur amour, sans appréhension. Je le leur dirai, je leur parlerai et ils comprendront que je

ne les ai pas abandonnés.

*31 octobre*

Ce matin, un soleil automnal éclairait les arbres du jardin privatif. J'ai eu envie de m'y asseoir un moment mais ce n'était plus l'heure de rêver.

Aucun nuage dans le ciel bleuté au-dessus des rues commerçantes où, en cette période de vacances, beaucoup de jeunes déambulaient, mêlés à quelques ménagères faisant leurs courses sans se presser. Aux terrasses des cafés, les passants s'attardaient, lisant, devisant dans la lumière de l'après-midi. Je me suis sentie renaître après ces deux jours d'anxiété et je me suis surprise à fredonner un ancien refrain rabâché que je croyais avoir oublié.

Sur la porte d'une brasserie, un écriteau a attiré mon attention : « URGENT, cherchons une serveuse expérimentée pour service en salle de 18h à 23h. »

J'avais sous le bras mon dossier professionnel, un bien grand mot pour résumer mes différents emplois en région parisienne.

A Montlhéry, où j'avais habité quelques mois après la naissance de mes jumeaux, j'ai été employée de maison, agréée par l'association « Le Tremplin », entreprise de réinsertion.

Cette étrange période m'est revenue en mémoire. J'avais des patrons très collet monté. Levée tôt, je m'atte-